

de l'artillerie et de la mousqueterie sema la mort au milieu des rangs des Mexicains; avant qu'ils eussent le temps de se remettre du désordre dans lequel les avait jetés cette attaque inattendue, les portes s'ouvrirent, et Cortés, s'élançant à la tête de sa cavalerie, suivi d'un gros détachement d'infanterie et de plusieurs milliers de Tlascalans, les chargea au galop. Pris ainsi à l'improviste, ils ne purent offrir de résistance sérieuse. Ceux qui essayèrent de soutenir le choc furent foulés aux pieds des chevaux, taillés en pièces par les sabres des cavaliers, ou percés de leurs lances. L'infanterie arriva bientôt au pas de course, et en un moment la déroute fut générale.

Mais les Aztèques n'avaient pris la fuite que pour se réfugier derrière une forte barricade en charpente et en terre, établie en travers de la grande rue dans laquelle on les poursuivait. Se ralliant à l'abri de ce retranchement, ils firent à leur tour pleuvoir une nuée de traits sur les Espagnols, qui, écrasés en même temps par les projectiles de toute espèce lancés des terrasses des maisons, furent arrêtés tout à coup et même jetés dans un certain désordre (7).

Cortés fit alors avancer quelques pièces de gros calibre, qui eurent bientôt renversé les barricades et ouvert un passage à l'armée. Mais ce temps d'arrêt avait amorti le premier élan des troupes. Les Mexicains eurent le temps de se reformer et de rétablir le combat. A mesure que les Espagnols avançaient, ils se trouvaient assaillis en flanc par de nouvelles masses d'ennemis, qui débouchaient des rues et des passages latéraux. Les canaux étaient couverts de barques remplies de guerriers, qui dirigeaient leurs formidables dards sur tous les points vulnérables de l'armure défensive de leurs adversaires, et causaient surtout de grands ravages parmi les Tlascalans, dont les corps nus étaient plus exposés à leurs coups. Les Espagnols parvinrent, grâce à des charges vigoureuses et sans cesse renouvelées, à chasser les Indiens devant eux. Cepen-

(7) *Carta del exercito*, Ms.

dant un grand nombre de ceux-ci, préférant la vengeance à la vie, s'attachaient aux jambes des chevaux pour entraver leurs mouvements, tandis que d'autres s'efforçaient, avec plus de succès, d'arracher les cavaliers de leurs selles; et malheur à ceux qui se trouvaient ainsi désarçonnés! s'ils ne périssaient pas aussitôt sous le brutal *maquahuitl*, ils étaient entraînés, à bord d'un canot, à l'autel sanglant du sacrifice.

Mais les Espagnols étaient surtout incommodés par les projectiles dont on les accablait du haut des *azoteas*: c'étaient souvent de grosses pierres, lancées avec une force suffisante pour renverser le cavalier le plus vigoureux. Comme leurs boucliers même étaient impuissants pour les garantir de ces décharges, Cortés ordonna qu'on mit le feu aux bâtiments auxquels appartenaient ces *azoteas*. Ce fut une opération facile, ces constructions, bien qu'en pierre pour la plupart, étant remplies de nattes, de tissus de jones et d'autres matières combustibles, qui furent bientôt en flammes. Mais les bâtiments étant séparés les uns des autres par des canaux et des ponts-levis, l'incendie ne se propageait pas avec rapidité, heureusement pour la ville (8): Les Espagnols persistèrent néanmoins dans leur œuvre de destruction jusqu'à ce que plusieurs centaines de maisons eussent été consumées, et toutes les horreurs d'un incendie, dans lequel les malheureux habitants périssaient avec leurs défenseurs, vinrent se joindre aux autres horreurs de cette affreuse journée.

Cependant le jour tirait à sa fin. Les Espagnols avaient été partout victorieux; mais l'ennemi, quoique repoussé sur tous les points, n'avait pas abandonné le champ de bataille. Rompu par les charges de la cavalerie, il se ralliait bientôt derrière

(8) « Están todas en el agua, y de casa á casa vna puente leuadiza, passalla á nado, era cosa muy peligrosa; porque desde las açuteas tirauan tanta piedra, y cantos, que era cosa perdida ponernos en ello. Y demas desto, en algunas casas que les poníamos fuego, tardaua vna casa é se quemar vn dia entero, y no se podia pegar fuego de vna casa á otra; lo vno, por estar apartadas las vna de otra el agua en medio; y lo otro, por ser de açuteas. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126.

les retranchements temporaires élevés de distance en distance en travers des rues; et là, faisant volte-face, il recommençait la lutte avec un nouvel acharnement, jusqu'au moment où le canon des Espagnols, renversant ses barricades, ouvrait encore une fois un libre passage à la cavalerie. Ainsi l'action était une suite de retraites et de sièges, dans lesquels les deux partis souffraient beaucoup, quoique la perte des Indiens fût, selon toute probabilité, dix fois plus considérable que celle des Espagnols. Mais les Indiens pouvaient plus facilement perdre dix hommes que leurs adversaires un seul. Tandis que les rangs des Espagnols étaient rompus et leurs bataillons sensiblement éclaircis, l'armée mexicaine, renforcée par les auxiliaires, qui affluaient par toutes les rues, ne paraissait pas diminuée, malgré toutes ses pertes. Enfin, rassasié de carnage, épuisé de faim et de fatigue, le commandant espagnol fit sonner la retraite (9).

Comme il retournait à ses quartiers, il aperçut dans une rue voisine son ami, le secrétaire Duero, démonté, et vivement engagé avec une troupe de Mexicains, contre lesquels il se défendait en désespéré avec son poignard. A cette vue, Cortés furieux poussa son cri de guerre et se précipita au milieu des ennemis, qui se dispersèrent en un instant; puis ressaisissant le cheval de son ami, il l'aida à se remettre en selle; les deux cavaliers, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs coursiers, passèrent encore une fois au travers des Aztèques stupéfaits de tant d'audace, et rejoignirent le gros de

(9) « Les Mexicains se battaient avec un tel acharnement, dit Diaz, que si nous avions été soutenus ce jour-là par dix mille Hectors et autant de Rolands, nous n'aurions fait aucune impression sur eux ! Plusieurs de nos gens, ajoute-t-il, avaient fait les campagnes d'Italie; mais ils n'avaient rien vu en Italie, ni même dans les guerres contre le Turc, qui approchât de l'acharnement de ces Indiens. » *Hist. de la conq.*, cap. 126.

Voir aussi, pour les pages qui précèdent, *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 133. Ixtlixochitl, *Relaciones*, Ms. *Probanza á pedimento de Juan de Lexalde*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 13. Gomara, *Crónica*, cap. 196.

l'armée (10). Ces traits de courage et de générosité n'étaient pas rares dans ces engagements, qui donnaient lieu à un plus grand nombre de beaux faits d'armes personnels que des batailles régulières contre des ennemis plus experts dans la science de la guerre. Le chevaleresque général avait de dignes émules : les Sandoval, les de Léon, les Olid, les Alvarado, les Ordaz, et une foule d'autres, acquirent ainsi, sous les yeux de leur chef, de glorieux titres à ces commandements indépendants qui mirent plus tard des provinces et des royaumes à leur disposition.

Les Aztèques suivirent le mouvement de retraite de leurs ennemis, accablant leur arrière-garde de pierres et de flèches; puis quand les Espagnols furent rentrés dans leur forteresse, l'armée indienne campa tout autour, montrant la même résolution et la même opiniâtreté que la veille. Toujours fidèles à leurs anciennes habitudes d'inaction pendant la nuit, les Mexicains n'en troublèrent pas moins le silence des ténèbres par des cris insultants et des menaces, qui parvenaient jusqu'aux oreilles des assiégés. « Les dieux, disaient-ils, vous ont enfin mis en notre pouvoir. Huitzilopotchli attend depuis longtemps ses victimes. La pierre du sacrifice est prête. Les couteaux sont aiguisés. Les bêtes féroces du palais demandent en rugissant leur pâture; et les cages, ajoutaient-ils, en faisant allusion à la maigreur des Tlascalans, vont recevoir les enfants de l'Anahuac traîtres à leur patrie: on les engraissera pour la fête. » Ces atroces menaces, dont les assiégés ne comprenaient que trop bien le sens, étaient entremêlées de lamentations plaintives sur le sort de leur souverain, qu'ils sommaient les Espagnols de leur rendre.

Cortés souffrait beaucoup d'une blessure qu'il avait reçue à la main pendant le combat; mais les angoisses de son esprit devaient être plus poignantes encore devant la sombre per-

(10) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 9. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 69.

spective qui se déroulait devant lui. Il s'était trompé dans son appréciation morale des Mexicains. Leur apparente et passive résignation n'avait été qu'une violence faite à leur caractère naturel, plus arrogant et plus féroce, ainsi que le prouve toute leur histoire, que celui de la plupart des autres races de l'Anahuac. Une fois affranchis de la contrainte qu'ils s'étaient imposée, par déférence pour leur monarque plutôt que par aucun sentiment de crainte personnelle, leurs passions éclatèrent avec d'autant plus de violence qu'elles avaient été plus longtemps comprimées. Les Espagnols avaient rencontré dans les Tlascalans des ennemis qui n'ayant ni griefs à alléguer, ni injures à venger, n'avaient pris les armes que sous la vague appréhension de quelque danger dont leur pays était menacé. Mais l'Aztèque, jusqu'alors dominateur superbe de ces contrées, avait été foulé aux pieds, abreuvé d'outrages de toute espèce; il en était arrivé à ce point où l'amour de la vie disparaît devant le besoin de la vengeance. Le sauvage, armé de toute l'énergie du désespoir, peut presque lutter avec l'homme civilisé; un peuple entier, remué jusque dans ses entrailles par un sentiment commun, qui absorbe toutes les considérations d'intérêt et de sûreté personnelle, devient, quelles que soient d'ailleurs ses ressources, semblable à l'ouragan ou au tremblement de terre, deux des agents les plus formidables de la nature.

Cortés, pesant ces diverses considérations, et reconnaissant d'ailleurs l'impuissance où il se trouvait de maîtriser la fureur des Mexicains, résolut, malgré la hauteur insultante avec laquelle il avait récemment traité Montézuma, d'employer pour apaiser la révolte l'autorité de ce prince, autorité dont l'intervention avait été, peu de temps auparavant, si utile à Alvarado. Il fut confirmé dans cette intention lorsqu'il vit, le lendemain matin, les assiégeants, redoublant d'efforts, escalader une partie des retranchements, et pénétrer dans l'enceinte de ses quartiers. Ils furent, il est vrai, reçus avec tant de vigueur, que pas un de ceux qui étaient entrés dans la forteresse n'en sortit vivant. Mais l'attaque avait été si impétueuse

qu'on put croire, pendant quelques instants, que le camp allait être enlevé d'assaut (11).

Cortés fit inviter l'empereur aztèque à s'interposer comme médiateur entre ses sujets et les Espagnols. Mais Montézuma n'était pas d'humeur à accéder à cette invitation. Il était resté enfermé dans ses appartements depuis le retour du général. Dégoûté de la manière grossière dont il avait été traité, il avait en outre la mortification de se voir l'allié de ceux qui étaient maintenant les ennemis déclarés de son peuple. De son appartement, il avait été spectateur des scènes tragiques qui avaient ensanglanté sa capitale; il avait vu l'héritier présomptif de son trône prendre, à la tête de ses guerriers, la place que lui-même aurait dû occuper, et combattre pour la défense de la patrie (12). Honteux de sa position, indigné contre ceux qui l'y avaient mis, il répondit froidement: « Que me veut Malintzin? Je ne veux pas entendre parler de lui. Je ne désire qu'une chose, c'est de mourir: voilà où m'a conduit mon empressement à lui être agréable! (13) » Et sur les instances d'Olid et du père Olmedo, il ajouta: « Mon intervention ne servirait à rien; ils ne me croiraient pas, et n'ajouteraient d'ailleurs aucune foi aux paroles perfides et aux promesses de Malintzin. Vous ne sortirez jamais vivants d'ici. » Cependant, sur l'assurance que les Espagnols étaient prêts à quitter Mexico, si leurs ennemis voulaient leur livrer passage, le monarque, mu probablement par le désir d'épargner le sang de

(11) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 13. Gomara, *Crónica*, cap. 107.

(12) Cortés envoya Marina demander à Montézuma le nom du vaillant chef qu'on distinguait si facilement du haut des murs, encourageant et dirigeant ses compatriotes. L'empereur répondit que c'était son frère Cuilhac, l'héritier présomptif de la couronne, que le général espagnol avait relâché quelques jours auparavant. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.

(13) « ¿Que quiere de mi ya Malintzin, que yo no desco viuir ni ville? pues en tal estado por su causa mi ventura me ha traido. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 136.

ses sujets plutôt que celui des chrétiens, consentit à se porter comme médiateur auprès de son peuple (14).

Pour rendre sa démarche plus imposante, il revêtit ses ornements impériaux. Le *tilmatli*, manteau blanc et bleu, flottait sur ses épaules, retenu par une riche agrafe de verte *chalchivil*. Cette même pierre précieuse, ainsi que des émeraudes d'une grosseur prodigieuse, montées en or, étaient répandues avec profusion sur d'autres parties de ses vêtements. Il avait les sandales d'or à ses pieds, et son front était surmonté du *copilli* ou diadème mexicain, qui ressemblait à une tiare. Revêtu de ce costume, entouré d'une garde espagnole et de plusieurs nobles aztèques, précédé de la baguette d'or, emblème de la souveraineté, le monarque indien monta sur la tourelle centrale de la façade du palais. Il fut aussitôt reconnu par le peuple; tandis que le cortège royal s'avancait le long du rempart, un changement soudain, qu'on eût cru produit par enchantement, s'opéra. Le bruit confus des instruments, les clameurs sauvages des assaillants cessèrent tout à coup, et un silence profond régna parmi cette immense multitude, naguère agitée par toutes les passions de la guerre. Un grand nombre d'Indiens se prosternèrent par terre; d'autres fléchirent le genou, et tous se tournèrent, pleins d'attente, vers le monarque qui avait toujours été pour eux l'objet d'une vénération servile, d'une sorte de culte, et dont ils n'osaient contempler le visage, comme s'ils eussent craint d'être éblouis par le rayonnement des splendeurs de la Divinité. Montézuma comprit tous ses avantages, et, en présence de son peuple frappé d'une terreur respectueuse, il sembla reprendre toute son autorité, toute sa confiance en lui-même, et sentir qu'il était toujours roi. D'une voix calme, facilement entendue par cette assemblée silencieuse, il s'exprima en ces termes, si l'on en croit les écrivains espagnols :

« Pourquoi vois-je ici mon peuple en armes contre le palais de mes pères? Croyez-vous que votre souverain est prison-

(14) Bernal Diaz, *ubi supra*. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88.

nier, et cherchez-vous à le délivrer? Si telle est votre pensée, vous avez bien agi. Mais vous vous trompez : je ne suis pas prisonnier. Les étrangers sont mes hôtes. C'est de mon plein gré que je reste avec eux, et je puis les quitter quand il me plaira. Êtes-vous venus avec l'intention de les chasser de la ville? Cela est inutile. Ils s'en iront de leur propre mouvement, si vous voulez leur laisser un libre passage. Retournez donc chez vous; déposez vos armes: montrez-moi l'obéissance que vous me devez. Les hommes blancs s'en retourneront dans leur pays, et tout sera bien encore dans les murs de Tenochtitlan. »

Lorsque Montézuma se dit l'ami de ces étrangers abhorrés, un murmure circula dans la foule; murmure de mépris pour le prince assez pusillanime pour rester à ce point insensible aux insultes et aux outrages qui avaient fait prendre les armes à son peuple. Toutes les barrières de l'antique respect des sujets pour le souverain furent renversées, et la tempête de la fureur populaire éclata sur la tête de l'infortuné monarque qui se montrait en ce moment si indigne de ses belliqueux ancêtres : « Vil Aztèque! lui crièrent-ils; femme! lâche que tu es! les hommes blancs l'ont rendu femme! tu n'es propre qu'à manier la quenouille! » Ces reproches amers n'étaient que le prélude de démonstrations plus hostiles. Un des principaux chefs, dit on, tendit son arc ou brandit sa javeline, d'un air menaçant, contre l'empereur (15); et aussitôt un nuage de flèches et de pierres s'abattit sur l'endroit où était le monarque avec sa suite. Les Espagnols chargés de le protéger avaient été mis en défaut par la conduite respectueuse du peuple pendant sa harangue. Ils se hâtèrent d'opposer leurs boucliers à cette décharge inattendue; mais il était trop tard. Montézuma fut blessé par trois de ces projectiles, dont l'un (c'était une pierre) l'atteignit à la tête, près de la

(15) Acosta rapporte une tradition suivant laquelle Gaatemozin, neveu de Montézuma, et qui lui-même monta plus tard sur le trône, aurait lancé la première flèche. Lib. 7, cap. 26.

tempe, avec tant de violence, qu'il tomba à la renverse, sans connaissance. A cette vue, les Mexicains, épouvantés de leur attentat sacrilège, et sous le coup d'une réaction soudaine, s'enfuirent de tous côtés en poussant des cris lamentables. De toute cette multitude, il ne resta pas un seul homme sur la grande place devant le palais.

Cependant le malheureux prince fut transporté dans ses appartements par les gens de sa suite. Lorsqu'il reprit ses sens, toute l'horreur de sa situation se présenta à son esprit. Il avait bu le calice de la honte jusqu'à la lie. Il avait été honni, rejeté par son peuple. Les derniers de la populace avaient levé la main contre lui. Il n'avait plus rien qui l'attachât à la vie. Ce fut en vain que Cortés et ses officiers s'efforcèrent de calmer ses angoisses et de lui inspirer de meilleures pensées. On ne put obtenir de lui une seule parole. Sa blessure était dangereuse, mais on pouvait encore, avec des soins convenables, prévenir un résultat fatal. Montézuma refusa tous les secours et tous les soins. Il arrachait les bandages et les appareils à mesure qu'on les lui posait. Il restait assis, sombre et silencieux, méditant sur son sort, et comparant sa grandeur passée avec son humiliation actuelle. Une étincelle de son ancienne énergie sembla tout à coup se ranimer dans son cœur, et on comprit qu'il avait résolu de ne pas survivre à son déshonneur. Mais le général espagnol et ses capitaines durent bientôt s'arracher à cette scène pénible pour courir au-devant des nouveaux dangers qui les menaçaient (16).

(16) J'ai raconté cet événement tragique, ainsi que les circonstances qui l'accompagnèrent, tels qu'on les trouve relatés, avec plus ou moins de détails, dans les écrivains les plus accrédités de cette époque et de l'époque suivante, dont quelques-uns en furent témoins oculaires. (Voir Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 126. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 136. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 88. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 10. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, c. 70. Acosta, *ubi supra*. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 3, cap. 5.) Ces faits sont également confirmés par Cortés, dans l'acte qui concède, à titre de dot, cer-

taines propriétés à la fille favorite de Montézuma. (Voir *Appendice*, 2^e p., n^o 12.) Il est vrai que don Thoan Cano, qui épousa cette princesse, assura Oviedo que les Mexicains respectèrent la personne du monarque tant qu'ils le virent, et qu'ils ne savaient point, lorsqu'ils lancèrent leurs projectiles, qu'il était encore là, parce que les boucliers des Espagnols le dérobaient alors à leur vue. Cette version peu probable est reproduite par le chapelain Gomara. (*Crónica*, cap. 107.) Elle est rejetée par Oviedo : ce dernier dit qu'Alvarado, qui se trouvait sur les lieux, lui confirma de la manière la plus explicite, dans une conversation qu'il eut plus tard avec lui, les faits tels que nous les avons rapportés. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.) Les Mexicains ont représenté les choses tout différemment. Suivant eux, Montézuma, ainsi que les seigneurs de Tezcuco et de Tlatelolco, qui étaient à cette époque retenus prisonniers par les Espagnols, furent tous étranglés au moyen de la *garrote*, et leurs cadavres jetés à leurs compatriotes par-dessus les murs. Voici le texte du père Sahagun, qui recueillit ces faits de la bouche même des Aztèques.

« De esta manera se determinaron los Españoles á morir ó vencer varonilmente ; y así hablaron á todos los amigos Indios, y todos ellos estuviéron firmes en esta determinacion ; y lo primero que hicieron fué que diéron garrote á todos los señores que tenían presos, y los echaron muertos fuera del fuerte : y antes que esto hiciesen les dijéron muchas cosas, y les hicieron saber su determinacion, y que de ellos habia de comenzar esta obra, y luego todos los demas habian de ser muertos á sus manos, dijéronles, no es posible que vuestros idolos os libren de nuestras manos. Y desque les hubieron dado garrote, y viéron que estaban muertos, mandáronlos echar por las azoteas, fuera de la casa, en un lugar que se llama Tortuga de piedra, porque allí estaba una piedra labrada á manera de tortuga. Y desque supieron y viéron los de á fuera, que aquellos señores tan principales habian sido muertos por las manos de los Españoles, luego tomaron los cuerpos, y les hicieron sus exequias, al modo de su idolatria, y quemaron sus cuerpos, y tomaron sus cenizas, y las pusieron en lugares apropiadas á sus dignidades y valor. » *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 23.

Il n'est pas nécessaire de relever l'absurdité de ce conte, qui a cependant trouvé crédit auprès de quelques écrivains plus modernes. Indépendamment de toute autre considération, les Espagnols y eussent regardé à deux fois avant de songer à faire périr le monarque indien, puisque c'eût été, ainsi que le fait observer avec raison le Tezcucan Ixtlilxochitl, briser le dernier lien qui les attachait aux Mexicains, en d'autres termes, ce qui aurait pu leur arriver de plus fâcheux. *Hist. chic.*, Ms., *ubi sup.*